

“ Montagnais, les Algonquins, les Hurons et les Français. On nous a écrit de France que le dessein des Hollandais est de faire tellement harceler les Français par les Iroquois, à qui ils fournissent des armes, qu'ils les contraignent de quitter le pays, et même d'abandonner la conversion des sauvages.”

Au commencement du mois de juin de cette année, soixante Hurons, qui descendaient de leur pays, dans treize canots, sans arquebuses, et sans armes, mais tout chargés de pelleteries, se rendaient à Villemarie et de là aux Trois-Rivières, pour la traite, et portaient les lettres des PP. Jésuites, résidant chez les Hurons. A trois lieues au-dessus de Villemarie, ils trouvèrent des Iroquois, en nombre considérable, dans un endroit nommé ensuite la Chine ; et ces Hurons, au lieu de les traiter en ennemis, se joignirent à eux, comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde, apparemment par la crainte de tomber entre leurs mains, s'ils en usaient autrement. Bien plus, causant familièrement avec ces Iroquois, ils les excitèrent eux-mêmes à aller attaquer Villemarie, quoique les Hurons y eussent toujours reçu un si bon accueil : “ Nous avons appris, leur dirent-ils, jusque dans notre pays, que des Français étaient venus s'établir dans cette île, immédiatement au-dessous de ce Sault que vous voyez ; que n'allez-vous donc les attaquer ? Vous pourrez y faire quelque coup considérable et détruire une partie de ces colons, vu le grand nombre que vous êtes.” Les Iroquois dont nous parlons avaient dressé, dès leur arrivée dans ce lieu, un petit Fort, à cent pas du fleuve Saint-Laurent ; et, après ce conseil perfide, ils s'empressèrent de détacher quarante des leurs, des plus lestes, pour aller attaquer en effet Villemarie. S'en étant approchés, ces barbares aperçurent six Français qui travaillaient à une charpente à deux cents pas du Fort ; et, pour s'assurer de cette proie, trente d'entre eux allèrent donner, d'un autre côté, une fausse attaque à la place, par une décharge de plus de cent coups d'arquebuse ; ce qui, en effet, donna la facilité aux dix autres de surprendre à l'improviste nos travailleurs.

XIII.

Les Iroquois tuent trois Montréalais et en prennent trois autres.

Ces pieux colons, comme s'ils eussent prévu leur mort, s'y étaient disposés par des actes signalés de vertu, et par la fréquentation des sacrements, dont ils s'étaient approchés peu de jours auparavant, et quelques-uns ce jour-là même, qui fut le 9 juin. Ils essayèrent de se défendre, et ils étaient hommes à faire payer leur vie bien cher ; mais leur valeur ne put résister à un coup si imprévu ; et d'ailleurs le vent violent, qui soufflait ce jour-là, empêcha qu'on entendit du Fort ce qui se passait à leur chantier, qui se trouvait un peu engagé dans le bois, quoique à une si petite distance. Trois d'entre eux périrent sous les coups des assassins, qui leur écorchèrent ensuite la tête et leur enlevèrent la chevelure : les trois autres furent pris et conduits au Fort des Iroquois. Comme on n'avait rien entendu de ce qui venait de se passer, on ne s'empressa pas d'aller savoir des nouvelles des six travailleurs ; mais enfin, ne les voyant pas revenir, M. de Maisonneuve envoya des hommes sur le lieu, pour s'assurer de la cause de leur retard. On y trouva le corps mort de l'un d'eux : Guillaume Boissier, de Limoges. Il fut inhumé, le jour même, dans un cimetière qu'on établit à côté du fossé du Fort, au confluent de la grande et de la petite rivière, et qu'on eut soin d'entourer de pieux. Il paraît que les